

Au Québec, les étudiants sont rois !

Michèle Leroux

C'était encore l'été, le jour où Yvette Dofontien a foulé le sol québécois pour la première fois. La belle et grande jeune fille de 19 ans, qui quittait son Togo natal pour venir étudier à l'UQAM, a ainsi eu la «chance» de voir venir les rigueurs de l'hiver. «Ah, ce climat, c'est si difficile! Mais moi, au moins, j'ai pu m'y préparer. Je connais des étudiants étrangers qui ont atterri en plein mois de janvier. Vous n'avez pas idée du choc, qui vient s'ajouter aux autres difficultés d'adaptation», souligne l'étudiante, en se remémorant son arrivée, en 1999.

Elle est comme ça Yvette. Elle raconte son histoire et décrit les défis qu'elle a dû surmonter, mais il y a toujours les autres. Ceux qui ont connu pire, ceux qui l'ont aidé, ceux qu'elle veut aider... Ces jours-ci, vous pourrez d'ailleurs la voir accueillir les étudiants étrangers, à l'École des sciences de la gestion, prodiguant mille et un conseils. «Je vois des étudiants tellement dépaysés, si déboussolés. Prenez simplement le système Internet. Tout se fait avec ça, ici. Mais chez nous, tout se fait en personne. Des choix de cours, on ne connaît pas : dans la plupart des pays d'où l'on vient, le cursus est toujours prédéfini. Alors moi, je les comprends ces étudiants.»

Beaucoup de ressources

Mais pas question de faire du surplace devant les difficultés. «Tant de ressources nous sont offertes, il n'y a aucune raison de ne pas réussir nos études. Maintenant que je les connais, je peux tirer profit des ateliers d'aide et de soutien à l'apprentissage offerts par les SVE, je connais l'importance et les horaires des laboratoires, je sais que la section Accueil des étudiants étrangers me permet d'envoyer et de recevoir sans frais des fax de l'ambassade de mon pays. Vous savez, dans mon domaine d'études, en administration des affaires, on dit que les clients sont rois. Moi je peux vous dire que dans les universités québécoises, ce sont les étudiants qui sont rois», souligne l'étudiante.

«On parle souvent de ce qui accroche dans notre parcours, mais on oublie de parler de tous ceux qui nous ont fait du bien», ajoute Yvette.



Photo : Nathalie St-Pierre

Yvette Dofontien, du Togo, finissante au baccalauréat en administration.

L'une des caractéristiques du milieu universitaire qui l'a le plus marqué, c'est la disponibilité des enseignants. «Je n'ai jamais vu rien de tel. Et je peux comparer, car mon jeune frère étudie en France. Là-bas, le professeur est inaccessible, sur un piédestal. Ici, c'est le contraire, comme dans ce cours en marketing, donné par la chargée de cours Manon Arcand. J'avais plein de questions sur le logiciel SPSS, que j'envoyais par courriel et elle me répondait, avec tous les détails, dans la journée même. Devant un problème particulier, elle s'est même déplacée. Même chose dans le cadre du cours de la professeure Francine Mayer sur les méthodes d'analyse économique – des mathématiques qui me faisaient horreur... Ce que j'en retiens, c'est que les profs sont là jusqu'à ce que l'on comprenne. Moi, ça m'a beaucoup aidé. J'aime bien aussi les évaluations des professeurs par les étudiants, car ça les pousse à donner le meilleur d'eux-mêmes», ajoute-t-elle.

Le défi : boucler le budget

Le plus important défi de l'étudiante, depuis son arrivée, a été de respecter le budget établi par ses parents, qui assument le coût de ses études et celles de son jeune frère de 20 ans. Propriétaires d'un restaurant à Lomé, la capitale du Togo, ils ne nagent pas dans l'opulence. Rappelons que les frais de scolarité assumés par un étudiant étranger s'élèvent à plus ou moins 4 800 \$ par trimestre. Heureusement, pour Yvette et ses parents, un ancien malheur a apporté un avantage. Parce que le grand-père d'Yvette a combattu pour la France lors de la Deuxième Guerre Mondiale, et y a laissé sa vie, la nationalité française a été accordée à ses enfants. Or, une entente France-Québec permet aux étudiants français d'être exemptés des frais normalement exigés des étudiants étrangers, et donc de ne payer que la somme exigée d'un étudiant québécois, soit un peu plus de 800 \$. Cela a considérablement aidé Yvette à boucler son budget. Mais chez les

Dofontien, l'éducation des enfants fait partie des priorités.

En vertu des lois en vigueur au Québec, Yvette, comme tous les étudiants étrangers, n'a pas le droit de travailler, sauf sur le campus. De plus, la réglementation impose qu'ils étudient à temps plein. «C'est déjà si difficile de s'adapter, de comprendre la langue et l'accent, et pour moi, qui ai toujours vécu avec mes parents, de vivre et me débrouiller toute seule, explique-t-elle, s'il avait fallu travailler à l'extérieur, en plus, je crois que cela aurait pu compromettre la réussite de mes cours dans le délai.»

En s'inscrivant au baccalauréat en administration, Yvette, qui avait jusque-là étudié en littérature, savait qu'elle devrait prendre les bouchées doubles. Mais elle ne regrette pas son choix. «Avec ma formation multidisciplinaire, je serai mieux en mesure d'aider, de mettre mes services et mes talents à la disposition des entreprises africaines ou des organismes sans but lucratif.» Très attirée

par le marketing, l'étudiante terminera ses études en avril prochain. «Je vais tenter d'obtenir le permis d'emploi qui me donne le droit d'effectuer un stage rémunéré, une fois mon diplôme obtenu. Je rêve également de promouvoir les ONG qui oeuvrent dans mon pays, comme le Fonds des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, l'UNICEF ou la Banque africaine de développement.»

Hormis le climat, l'adaptation d'Yvette s'est bien déroulée. «Il y a tellement d'activités culturelles, surtout l'été. J'ai adoré tous les festivals – jazz, Nuits d'Afrique, Juste pour rire, etc.» L'étudiante, qui s'est aussi familiarisée avec l'accent souche, prend un malin plaisir à retenir les expressions les plus cocasses. Les «mets-en», «ça pas d'allure» et «pantoutte» resteront gravés dans la mémoire de cette jeune Togolaise, dont le séjour à l'UQAM fut décidément... tsi-gui-dou ! ●